N**** blanc : essai de tout dire, ou l'autre crise d'octobre

Dalie Giroux

Numéro 277, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97224ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giroux, D. (2021). N**** blanc : essai de tout dire, ou l'autre crise d'octobre. *Spirale*, (277), 10–15.

N**** BLANC: ESSAI DE TOUT DIRE, OU L'AUTRE CRISE D'OCTOBRE

**« On cassera plus
facilement la jambe
que le mot. »**

Nietzsche

**« Tu s'ras pas tout' nue!
On va t'mett' deux
belles p'tites étouèles...
sué totons! »**

Willie Lamothe à Carole Laure
dans *La mort d'un bûcheron* de
Gilles Carles

En octobre 2020, alors que je bénéficiais d'un congé sabbatique et que dans les médias québécois était souligné, pépère, le cinquantième anniversaire de la crise d'Octobre, je me suis retrouvée sans prévenir, et en mode virtuel, au cœur de la crise du « *N-word* » à l'Université d'Ottawa.

Retour en forme de tangente sur les événements.

« ARRÊTEZ D'UTILISER LE MOT EN N! »

À la suite de la parution, le 15 octobre, d'un article dans *La Presse* révélant « l'affaire Lieutenant-Duval », le syndicat des professeur-e-s de l'Université d'Ottawa, dont je suis alors un membre élu de l'exécutif, a émis un communiqué hâtif, affirmant son engagement à protéger la liberté universitaire et son intention de se pencher plus à fond sur la question dans les jours à venir.

Aussitôt le communiqué publié, l'exécutif a reçu une volée de bois vert de la part de ses membres racisé-e-s, d'étudiant-e-s et de collègues, outré-e-s d'une prise de position aussi étroitement collée au mandat de protection des droits des syndiqué-e-s – réflexe de blanchitude aussi paresseux que systémique. Le syndicat s'est excusé en catastrophe et a recadré son message.

Au même moment, au Musée des beaux-arts du Canada, à un jet de pierre de l'université, est présentée une rétrospective de l'œuvre de la photographe Moyra Davey. On peut notamment y voir un film d'essai sur le Québec des années 1960 intitulé *i confess*, croisant les propos de James Baldwin avec ceux de Pierre Vallières, que l'artiste a connu et photographié au début des années 1980. J'y intervins pour parler du caractère inapproprié du titre de l'ouvrage-manifeste phare qu'est *N**** blancs d'Amérique*, du racisme et de la misogynie du propos. On m'entend demander, de manière rhétorique : « *Mais qu'est-ce que c'est qu'un n**** ?* » Je prononce, sur grand écran, en boucle, pour des raisons pédagogiques, le « mot en n ». Moyra observe les événements de loin au début de l'hiver et m'écrit, « *tu m'as sauvé le cul* », ce qui ne me rassure pas tellement. Elle partage dans le même envoi une brève qui rapporte qu'une résidence étudiante de l'Université Loyola nommée en l'honneur de Flannery O'Connor, dont nous avons également discuté toutes les deux, est débaptisée.

○

Le 16 octobre, un groupe de professeur-e-s de l'Université d'Ottawa publie une lettre ouverte dans le *Journal de Montréal*. Ils et elles défendent la liberté académique et le droit, en conséquence, d'utiliser des termes blessants, comme le mot « n**** », dans un but et une intention pédagogiques. Ils et elles mentionnent nommément Pierre Vallières : « *Si ce grand essayiste écrivait aujourd'hui, après le questionnement collectif lié à l'appropriation culturelle, il choisirait sans doute un autre titre que N**** blancs d'Amérique. En 1965, la question se posait différemment, et l'auteur choisit ce titre en hommage à Léopold Sédar Senghor, à Aimé Césaire, à Frantz Fanon et par solidarité avec les membres des Black Panthers qu'il côtoyait dans son emprisonnement américain.* » Les signataires se réfèrent également aux événements récents en lien avec le titre de Vallières, à CBC Montreal, où une journaliste a été suspendue pour en avoir prononcé le titre, et à l'Université Concordia, où une chargée de cours s'est vue retirer sa classe pour des raisons similaires.

Le 17 octobre 1970, on retrouvait le corps de Pierre Laporte dans un coffre de char à l'aéroport de Saint-Hubert. Cinquante ans plus tard, le 20 octobre 2020, près de 600 personnes, presque toutes blanches, francophones, signent une lettre pour défendre la liberté universitaire en réaction à l'affaire Lieutenant-Duval. Ils et elles écrivent, inquiété-e-s dans leur liberté d'enseignement :

Maintenant que de plus en plus de professeurs tentent de diversifier le contenu de leurs cours, comment pourra-t-on sans ce mot enseigner le très pertinent film « *I Am Not Your Negro* », de Raoul Peck, ou le courant artistique de la négritude de Léopold Sédar Senghor et d'Aimé Césaire ? Comment faire référence à l'ouvrage classique de Pierre Vallières, expliquer les significations multiples de « *Speak white* » dans le poème de Michèle Lalonde, évoquer l'univers de Toni Morrison ou l'œuvre de Dany Laferrière *Comment faire l'amour avec un n**** sans se fatiguer*, un livre éminemment satirique ?

L'imagination pédagogique québécoise semble être en panne, et l'inquiétude plane – la perte de légitimité du « mot en n » est assimilée, dans le titre du *Devoir* qui coiffe cette pétition, au « *champ miné de l'arbitraire* ».

○

Le 20 octobre, le caucus BIPOC (Black, Indigenous, People of Colour) regroupant des professeur-e-s de l'Université d'Ottawa publie un communiqué, qui revient explicitement sur la question du Québec et de Pierre Vallières: «*Contrairement à ce que certain-e-s de nos collègues ont soutenu, l'usage du mot en n dans les œuvres de Vallières et Lalonde (deux personnes blanches) ne constitue pas une permission d'utiliser cette insulte.*» Michèle Lalonde, chaleureusement remémorée au Québec pour son poème «*Speak White*», joue comme Vallières d'une association entre l'esclavagisme et le racisme qui le sous-tend, et la condition d'exploitation socioéconomique et de mépris de classe historiquement subie par les Canadien-ne-s français-es.

Le président du syndicat étudiant, Babacar Faye, se prononcera quelques jours plus tard sur ce même trope politique problématique. Dans une lettre ouverte au recteur Jacques Frémont, il écrit:

[Le mouvement de la négritude] a également été utilisé pour choquer et illustrer les conditions des Canadiens français alors que le Québec était confronté à un changement culturel majeur. C'est en soi une reconnaissance de la controverse qui se cache derrière ce mot, mais cela néglige la difficulté de s'approprier l'histoire complexe, unique, violente et brutale de la répression qui a conduit à sa réappropriation.

Dans cet esprit, les collègues du caucus BIPOC émettent rien de moins qu'une injonction qui vise le Québec et les francos, lorsqu'ils écrivent: «*L'histoire et l'actualité des frictions entre deux nations coloniales, le Québec et le Canada, n'autorisent aucune des deux à s'approprier la lutte des peuples noirs ou autochtones. Nous répétons: ARRÊTEZ d'utiliser le mot en n! Le racisme anti-Noir-e-s et l'oppression des francophones blanc-he-s ne sont pas analogues.*»

Moment insigne du «*Parler en Amérique*», cette requête agit comme un blocage de la roue de l'histoire. Nous sommes toutes et tous, que nous le voulions ou pas, parties prenantes d'une géographie impériale, qui relie la question caribéenne et africaine, la question autochtone, l'immigration ancienne et récente. Les titres de participation dans le monde colonial dont nous héritons de manière différenciée font partie des questions difficiles que nous avons en commun, et que nous devons mettre sur la table. Dont acte.

○

Malgré ses draperies académico-juridiques, la réaction (blanche) à l'injonction d'arrêter de dire le «*mot en n*» est très émotive. C'est que la requête s'attaque à certaines vaches sacrées de l'imaginaire politique franco-québécois. Cesser d'utiliser le «*mot en n*», même pour parler du livre de Vallières, même pour parler du poème de Lalonde, de celui de Jean-Marc Dalpé («*N****r-Frogs*»), ou du monologue d'Yvon Deschamps («*N****r Black*»), cela implique pour les francos de procéder à une re-signification douloureuse de tout un pan de leur histoire littéraire et politique. Car ces œuvres sont le support mémoriel d'une époque galvanisante – celle de la subjectivation politique des francos comme victimes rebelles de l'impérialisme britannique. En tant que Québécoise, élevée au petit lait de la ferveur indépendantiste, je ressens très distinctement cette privation.

Je me demande tout de même comment on peut arriver à ce point où, pour défendre le patrimoine contestataire franco-québécois, il faille revendiquer de faire usage de termes qui humilient des collègues, des étudiant-e-s, des voisin-e-s et des concitoyen-ne-s. Comment se fait-il que lorsqu'on nous dit de ravalier les reliquats de racisme qui s'accrochent dans notre langue, l'on se sente mutilé, muselé, jeté dans l'arbitraire? Pourquoi avons-nous besoin des signes et des gestes du racisme (prononcer «*le mot en n*») pour nommer notre oppression, et comment se fait-il que cette oppression ne peut s'énoncer qu'au prix de l'oppression des autres?

Cinquante ans après la crise d'Octobre, la tâche qui nous est impartie, et je parle de celles et ceux que l'injonction BIPOC blesse et insécurise, celles et ceux que cela insulte, est de trouver les moyens d'exposer ce folklore politique raciste, et d'en faire le deuil.

N**** BLANC SANS ITALIQUE

Il faut rappeler d'abord que Pierre Vallières n'invente pas l'expression «*n**** blanc*». Il s'agit d'une expression subalterne, issue de l'histoire du colonialisme et de l'esclavagisme en Amérique.

Présente notamment aux États-Unis, la signification de l'expression est variable. «*White n*****», ou «*wigger*», ou «*light skinned n*****» peuvent, dans le langage vernaculaire américain des XVIII^e et XIX^e siècles, indiquer une personne blanche manifestement exploitée ou, dans le contexte des plantations esclavagistes, une personne de descendance mixte.

Par extension, ces mots peuvent désigner tout groupe non noir que le protestantisme KKK stigmatise, notamment les personnes d'origine juive. L'expression «white n****» a également été utilisée pour insulter les activistes blanc-he-s du mouvement des droits civiques. Le terme peut être employé entre personnes blanches pour désigner des plus pauvres que soi, une pauvreté que leurs manières rendent visible, ce qui peut s'apparenter à «poor white trash». Les Irlandais-e-s ont notamment et souvent été qualifié-e-s de «white n****», puis de «green n****», ou encore de «n**** turned inside out» (et les Noir-e-s, par inversion, de «smoked Irish»). Quant aux Franco-Américain-e-s de la Nouvelle-Angleterre, ils et elles ont été également assimilé-e-s aux Irlandais-e-s, qui eux et elles étaient assimilé-e-s aux Noir-e-s. L'expression «white n****» peut être entendue encore aujourd'hui aux États-Unis pour désigner des étranger-ère-s ou des immigrant-e-s qui sont blanc-he-s.

Au nord du 45^e parallèle, on retrouve l'expression sous la plume de Thomas Chandler Haliburton au début du XIX^e siècle. Dans un chapitre de *The Cloakmaster* intitulé «The White N****», le politicien colonial décrit un encan de paroisse dans la Nova Scotia préconfédérative et postdéportation, au cours duquel sont vendu-e-s au plus offrant des personnes âgées et des orphelin-e-s. Un des personnages, un Américain qui défend auprès de son interlocuteur Bluenose (c'est-à-dire britannique) les États-Unis esclavagistes, affirme : «So, as for our declaration of independence, I guess you needn't twitt me with our slave-sales, for we deal only in blacks; but Bluenose approbates no distinction in colours, and when reduced to poverty, is reduced to slavery, and is sold—a White N****.»

○

Si le «n**** blanc» de Vallières s'inscrit résolument dans le langage vernaculaire impérial de la Nord-Amérique, il trouve une résonance particulière dans la langue franco. Cela explique la postérité de l'expression «n**** blanc» au Québec, jusque dans le discours public contemporain.

Joanie et Élodie, deux participantes de l'édition 2017 de la télé-réalité *Occupation double*, ont eu par exemple à s'excuser publiquement pour avoir prononcé le «mot en n». Une scène a en effet été diffusée par la chaîne Noovo, pendant laquelle, occupées à faire le ménage, les deux femmes se plaignent entre elles de leur sort : «On n'est pas des n****» et «Je me sens comme dans le temps des esclaves, les n****.»

Dans leur message d'excuses qui a été unanimement jugé maladroit, Joanie affirme :

Bonjour, ici Joanie et Élodie. On prend parole aujourd'hui parce qu'on a été informées par la production qu'il y avait des propos qu'on avait tenus qui avaient pu être blessants, et c'était tellement loin de nos intentions. Moi et Élodie, nous sommes des personnes super sensibles. Pour ma part, j'ai utilisé une expression qui a longtemps été utilisée dans la société québécoise et qui est encore utilisée aujourd'hui. Dès que je prends une seconde pour penser à la provenance de cette expression, je me rends compte à quel point c'est dégueulasse. Je ne devrais plus l'utiliser. Je m'engage à ne plus l'utiliser.

Joanie se réfère spécifiquement, sans la nommer, à l'expression «travailler comme un n****». Et ce qu'elle affirme est tout à fait exact. L'expression est un lieu commun de la langue populaire franco en Amérique. On l'utilise pour se plaindre du sort qui nous est réservé, lorsqu'il s'agit de s'acquitter des basses besognes, ou d'effectuer un travail exténuant et peu ou pas rémunéré. Je l'ai entendue toute mon enfance – jérémiades de petits travailleurs, de femmes au foyer, d'enfants de ferme. C'est l'expression d'un outrage : on nous abaisse, on nous prend pour des esclaves – ce que nous ne sommes pas (puisque nous sommes blanc-he-s).

François Gendron, qui était en 2017 député du Parti québécois et vice-président de l'Assemblée nationale, devra lui aussi s'excuser d'avoir utilisé l'expression «travailler comme un n****» devant les élèves d'une école secondaire de Québec pour décrire le travail d'un ministre. Jean-François Lisée, alors chef du parti, conviendra que «c'est une expression à bannir».

C'est la même expression qui a fait l'objet d'une altercation dans la classe d'une chargée de cours en littérature québécoise à McGill en 2020. On y lisait *Forestiers et voyageurs* de Joseph-Charles Taschereau, publié à la fin du XIX^e siècle. L'auteur y met en scène le père Michel, qui raconte à un certain moment un voyage de trois mois dans les bois avec un certain Ikès-le-jongleur, magicien et «sauvage» (sic) de son état, pendant lequel, affirme-t-il, «nous avions travaillé comme des n****».

Discutant de ces incidents récents, un doctorant en littérature me demande : «Je ne savais pas qu'on ne pouvait pas dire le "mot en n" en classe pour citer un livre, toi, le savais-tu?» Non, que je lui ai répondu, je ne le savais pas. Je savais seulement,

L'expression « n**** blanc »
deviendra un marqueur
de renversement, la
revendication pour son
dépassement d'une
position jugée inférieure
dans le régime racial
postbritannique [...]

comme Joanie et François Gendron le savent maintenant, que le folklore raciste québécois n'a plus droit de cité. C'était faire l'économie du lien (pourtant patent, je le conçois maintenant) entre les deux.

○

Dans la langue franco illettrée, l'expression « travailler comme des n**** » exprime à la fois un vécu (tout subjectif) dans lequel on se voit traité comme des travailleurs serviles, en même temps qu'une peur et un refus d'être assimilé aux personnes racisées que l'empire destine à l'esclavage. Comme l'a écrit Pierre Nepveu en 2009, la différence québécoise s'est élaborée sur une série d'exclusions, dont l'«*exclusion du Noir, car en se disant "n**** blanc", on affirme justement sans ambiguïté que ce qui est le plus scandaleux dans la condition québécoise, ce n'est pas que nous soyons des "n****", mais des Blancs (et rien que des Blancs) qui se voient traités comme des "n****"!*».

L'expression « n**** blanc » deviendra un marqueur de renversement, la revendication pour son dépassement d'une position jugée inférieure dans le régime racial postbritannique – non pas en fin de compte pour détruire ce régime, mais pour en jouir de son bon droit de Blanc, de son bon droit de colonisateur, de son bon droit de propriétaire, voire de propriétaire d'esclaves, de petit maître.

Comme l'a écrit Annie Kriegel, commentant le premier référendum sur la souveraineté du Québec : « *C'est en effet se moquer de la souffrance des vrais "n****" que de présenter les Québécois, selon une expression qui fit fortune, comme des "n**** blancs" alors qu'ils jouissent de l'un des niveaux de vie les plus élevés du monde et qu'ils ont volontiers adopté un genre de vie qui est bien plus proche du new-yorkais que du parisien.* »

C'est aussi bien ce que Joseph Facal exprime sans saisir toute l'absurdité de ce qu'il maintient néanmoins comme posture politique lorsqu'il écrit dans le *Journal de Montréal*, quarante ans plus tard : « *Les nouveaux "N**** blancs d'Amérique" textent en vêtements griffés et espadrilles de luxe. Mais ce sont encore des domestiques.* » Cela parce qu'ils n'arrivent pas à commercer en français plutôt qu'en anglais – marqueur par excellence de la blancheur désirée – sur son territoire (sic).

CASSER DES MOTS

o

Ching Selao, dans ses considérations sur l'appropriation québécoise du thème de la négritude, affirme que « *sous l'apparence d'une appropriation subversive, le mot "n****" a conservé, dans l'emploi de nos poètes québécois révoltés, le sens traditionnel et péjoratif auquel il est associé depuis le XIX^e siècle* ». Il faut dire que ce vieux sens péjoratif n'a jamais cessé d'avoir cours dans la langue orale. Il y a un index refoulé du folklore raciste au Québec – ces choses que nous apprenons à ne pas dire en public. « Travailler comme des n**** » et « n**** blanc » ne forment que la pointe de l'iceberg de ces eaux immémoriales dans lesquelles la poétique et la politique de l'usage du « mot en n » se meuvent.

Quand, avec des ami-e-s, nous avons présenté une lecture publique du texte *On n'est pas des trous de cul* de Marie Letellier, qui rapporte la culture orale du Faubourg à m'lasse des années 1960, il a fallu changer le mot « n**** » pour « noir » en différents endroits du texte – ce à quoi l'autrice, animée d'un souci ethnographique, répliquait : « *Mais c'est comme ça qu'ils parlaient ces gens-là.* » C'est comme ça qu'ils parlaient, en effet, et entendre prononcé ce mot a fait résonner en moi les blagues racistes anti-Noir-e-s qui circulaient dans les années 1980 à la télévision, dans les cercles familiaux et à l'école primaire. Bernard Assiniwi, né Lapierre, écrivain et communicateur d'ascendance autochtone et ayant grandi sur la Rive-Sud de Montréal, se rappelle que ses camarades de classe l'appelaient « le gros n**** ». Ça aurait bien pu être moi, cette camarade de classe. Ou peut-être était-ce ce type, dont nous parle une des femmes immigrantes de seconde génération rencontrées par Rosa Pires dans son percutant *Ne sommes-nous pas Québécoises ?* :

Le soir du référendum, tout de suite après le « vote ethnique », je reçois un appel. J'étais seule, parce que je m'étais séparée. Et là, l'appel de ce gars en qui j'avais confiance, un ami avec qui je mangeais au resto... Il m'a traitée de n**** ce soir-là. Il m'a dit : « Pis, as-tu gagné ton élection ? » J'ai répondu oui et là, il m'a dit : « Ostie de n****, c'est à cause de toi qu'on n'a pas eu notre pays. » Ils étaient plusieurs amis souverainistes dans cette gang-là [...]. Le soir du référendum, ils étaient nombreux chez lui.

Le n**** blanc, le « souchien » pour reprendre l'expression du chroniqueur du *Journal de Montréal* Michel Hébert, traite la femme noire, fille d'immigrant-e-s d'« ostie de n**** ». Il n'a pas eu son pays, il ne s'est pas sorti de sa blanche négritude, et il se défoule sur elle, l'écrase, la « remet à sa place », c'est-à-dire en-dessous de lui. CQFD.

La « culture », la « mémoire collective », le « vivre-ensemble » doivent pouvoir être autre chose qu'un ramassis d'ossements autour desquels on se crêperait le chignon identitaire par patriarques interposés. À cet égard, on pourrait vouloir entendre dans la tonique interpellation BIPOC (« *arrêtez de dire le "mot en n"!* ») une invitation faite aux gens d'ici, c'est-à-dire n'importe qui, à découvrir, avec les moyens du bord, comment faire du « n**** blanc » un appareil épistémologique de décolonisation.

Nos forêts de symboles ne nous représentent pas, elles ne coulent pas de source. Elles nous traversent, nous nous y mouvons, nous y opérons des gestes de transformation, de mimétique et de rupture. Il y a cette surface contingente et fertile où des formes inventées et héritées disparaissent ou apparaissent, se lient et se délient, qui, même alors qu'elles viennent de nous, même alors qu'elles passent comme des ondes en travers de nos vies, nous surprennent, nous dépassent. Ces formes nous charrient de par des territoires symboliques indéterminés, nous nous y accrochons et les bricolons, et toujours elles témoignent, même malgré nous, même contre nous, des lieux, des rapports de pouvoir, des désirs et des nécessités qui fourbissent les conditions de cette existence particulière, implacable, qui est celle qui se rend visible ici.

Et si donc nous souhaitons disposer de ces restes, de ces « mots en n », de ces lambeaux de révolte qui nous restent sur l'estomac, de ces postures qui tombent à plat, et de ces affirmations vindicatives aux odeurs d'impensés rancis, il nous faudra les métaboliser, en faire l'histoire à nouveaux frais, s'y comprendre autrement.

Et cela passe nécessairement par un déboulonnage curieux des petits monuments de bigoterie qui structurent le « nous » québécois, autant que par un largage rituel, respectueux, des talismans de pauvreté qui peuplent l'imaginaire politique franco.

Prendre le risque, oui, de se casser une jambe, et peut-être même de se montrer les totos.